

pieds ; le sang jaillit jusque sur elle. . . . Puis l'exécuteur des hautes-œuvres la saisit, il écarte son fichu par un mouvement brusque.

— Monsieur, s'écria-t-elle avec une expression d'indicible pudeur, au nom de votre mère, couvrez-moi.

L'exécuteur éprouve un sentiment de respect involontaire, tant est fort l'ascendant de la vertu. Une minute après, le monde comptait une victime de moins et une sainte de plus. Elle n'avait que trente ans.

MADAME ÉMILIE MARCEL.



SUR L'AVENIR DES FEMMES.

EN voyant les femmes de nos jours manifester hautement un besoin de rénovation dans leur existence, franchir de toute part le cercle étroit qui les renfermait, faire des efforts redoublés pour se frayer un sentier, même à travers bien des ronces, jusque sur les hauteurs d'où l'on peut tout juger, vous formez le dessein généreux de leur porter aide et secours, et pour les soutenir autant que pour les diriger, vous venez leur tendre la main.

Il ne s'agit donc plus ici d'établir l'intelligence des femmes, plus de repousser ou d'admettre la supériorité d'un sexe sur l'autre ; plus de dépeindre l'état subalterne des femmes du passé, ni de combattre l'erreur de ceux qui voudraient les y retenir encore : ce terrain-là fuit sous nos pas, et c'est dans l'avenir des femmes que nous sommes arrivés.

Voyons donc les moyens que l'éducation possède pour rendre plus dignes d'elles-mêmes celles qui paraîtront sur la scène du monde, et l'appui que vous pouvez offrir à celles qui s'y montrent déjà.

En jetant un coup d'œil sur l'éducation actuelle des femmes, on est frappé d'abord de voir que la science la plus indispensable à la vie morale, celle en l'absence de qui toutes les autres ne sont rien, leur est entièrement refusée, que nul ne songe à leur apprendre à *penser*. Il est pour les hommes des leçons de morale, de philosophie, des conférences instructives. Les jeunes filles, je les vois avec leurs institutrices, tout occupées des principes de la danse ou de la musique ; avec leurs compagnes, livrées aux enfantines causeries, où l'essaim des pensées légères papillonne et s'envole sans laisser de traces. Mais dans toute leur journée, pas une heure pour la méditation ; mais dans tout ce qui les environne, pas une voix pour leur apprendre à réfléchir sur elles-mêmes et le monde où elles sont jetées ; à concevoir dans leur propre esprit quelques idées sur les objets qui se présentent, sans aller sans cesse tendre la main pour demander une pensée ; à recevoir les événemens qui viendront les trouver avec un jugement fait, une âme prête à les soutenir.

Après cette science capitale, que toutes les autres leur soient

prodiguées ; que chaque lumière vienne répondre à la vocation ardente qui l'appelle. Car, savoir, c'est la fortune de l'âme et sa liberté ; savoir, c'est posséder l'espace et le temps, c'est agrandir notre étroit horizon de tout l'aspect de l'univers, c'est mettre dans notre vie si bornée tous les siècles du passé ; savoir, c'est vivre, et retenir dans l'ignorance est presque un homicide. Mais la science est-elle sans danger pour une femme ? La loi qui leur défend de toucher aux fruits de l'arbre du bien et du mal est elle donc une chimère ? Non, sans doute, et il est indispensable que l'éducation ou sagesse accompagne sans cesse les pas de l'instruction, qu'elle réalise par sa tendre sollicitude l'ange gardien qu'on aime à se figurer à côté d'une femme. Une jeune personne reçoit elle des connaissances supérieures, que l'éducation lui apprenne que c'est seulement un dépôt sacré mis dans son sein pour le répandre plus tard autour d'elle. A-t-elle enrichi sa mémoire d'ornemens propres à la faire briller dans le monde, que l'éducation lui répète sans cesse que les jouissances de la vanité, les plus froides, les plus égoïstes qu'on puisse éprouver, sont indignes d'un cœur de femme. Est-elle initiée aux atteintes que la philosophie a portées au christianisme, que l'éducation lui montre, à côté de quelques dogmes et pratiques dont on peut se dépouiller, la vérité d'un Dieu et le bonheur des croyances religieuses. Enfin qu'à tous les progrès de l'intelligence, l'éducation lui fasse apparaître la bonté du cœur si grande et si belle, qu'elle la préfère, pour s'en parer, à tous les charmes de l'esprit.

Pour les connaissances plus légères, destinées seulement à jeter de l'agrément sur la vie, n'est-ce pas une erreur bien funeste de donner tout son temps, toute son ambition, tout son amour à l'étude des beaux-arts ?

Il est inutile sans doute de dire ici que je ne blâme dans cette étude que l'abus qu'on en fait. Mais on lui prodigue à elle seule tous les jours de la jeunesse. . . . comme s'ils devaient reparaitre encore, ces beaux jours ! Voyez la journée d'une jeune fille. Les arts viennent la prendre encore dans le sommeil : on l'éveille pour sa première leçon ; elle ne s'en plaint pas, elle aime les arts : car les arts lui présentent l'image des sentimens les plus passionnés de la vie, que sa jeune âme brûle de connaître ; les arts sont le mirage des passions, et l'enfant ne sait pas encore que toute passion n'est pas bonheur ! Elle quitte son chevalet pour recevoir son maître de chant, et, toute palpitante encore de sa leçon de danse, va se mettre à son piano ; après quoi il lui reste à peine le temps de s'habiller pour aller dans un salon parler peinture et faire de la musique jusqu'à l'heure du sommeil, où elle rêve encore à ses travaux du lendemain. Les arts ont comblé sa journée, ils ont brisé de leurs nombreux labeurs sa frêle constitution ; ils l'ont éloignée de toute étude solide ; ils l'ont surtout éloignée de l'entretien de sa mère. Que lui donneront-ils pour tant de sacrifices ? quelques instans de vanité satisfaite, quelques jouissances rapides qui brûlent où elles passent, qui consomment le cœur au lieu de le nourrir, et qui s'évanouissent presque toujours avec les années du jeune âge.

Si une femme est destinée à la carrière d'artiste par vocation ou par nécessité, qu'elle s'y consacre entièrement, ce n'est pas trop d'une vie pour une semblable tâche : d'ailleurs, l'art est impérieux, exclusif, et le jaloux ne révèle tous ses mystères qu'à celle qui se donne tout à lui.

Pour les heures de relâchement, l'étude de la littérature est peut-être plus convenable, et voici par quelles raisons :

Dieu a fait les femmes pour plaire. Se faire aimer est un devoir pour elles, un devoir dans toute l'étendue et la sévérité du